

# CLAUDE SIMON

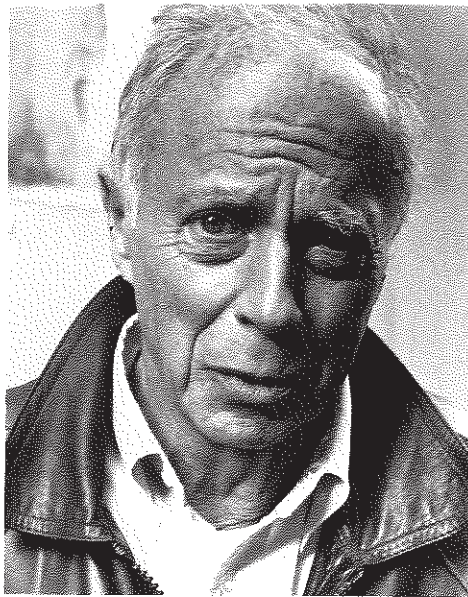
## UNE VIE À ÉCRIRE

Thérèse Moro

Mireille Calle-Gruber  
Éditions du Seuil

■ On peut avoir lu, aimer lire un auteur sans savoir grand-chose de sa vie, et juger facultative – voire nuisible, c'est une thèse discutable – la lecture de sa biographie. Pour autant, la lecture d'une œuvre littéraire induit une certaine représentation de l'auteur, à laquelle contribuent le plus souvent des images de différentes sortes : des photographies publiées dans la presse, le souvenir d'une rencontre lors d'une conférence ou d'une signature en librairie, voire... des souvenirs qui n'ont pas de rapport direct avec l'œuvre, mais que nous lui rattachons. C'est par une intuition subsidiaire que nous formons ainsi une connaissance très personnelle de l'auteur, erronée et révocable : en quelque sorte, le portrait d'un inconnu, auquel on tient pour ainsi dire malgré soi. Une biographie cependant, lorsqu'elle est écrite par quelqu'un d'informé (ou par l'auteur lui-même), peut modifier positivement cette connaissance subjective et, du même coup, nous éclairer sur ce qui demeurerait obscur ou insu à la lecture de l'œuvre.

Ce livre que Mireille Calle-Gruber consacre à Claude Simon n'est pas son premier ; elle a à son actif plusieurs études sur cet écrivain du Nouveau Roman, prix Nobel de littérature (1985). Biographie éclairée et éclairante : on apprend beaucoup, par les innombrables références à des carnets, des lettres, des articles, des entretiens, des notes. Ayant une connaissance très précise de l'œuvre publiée, l'étude qu'elle produit ici est d'un intérêt majeur pour éclairer le lecteur sur certains points énigmatiques. L'examen des archives auquel elle a patiemment procédé nous apporte des éléments utiles à une relecture de ces romans qui ont gardé la réputation d'être difficiles. Outre les traces écrites, ce sont des témoignages qui sont rapportés ici, lesquels, par recoupements, permettent de replacer les événements dans un contexte. La mise en ordre de ce puzzle n'étant qu'une étape de cet ouvrage dont l'ambition n'est pas d'établir une longue chronologie qui commencerait en 1913 (année de naissance) et finirait le 6 juillet 2005. Cette biographie est véritablement analytique, remarquable en ce



Claude Simon. DR

que ses développements conduisent toujours aux romans eux-mêmes – une vingtaine, depuis *le Tricheur* (paru en 1945) jusqu'à *Tramway* (2001). Elle reconstitue l'histoire personnelle de l'écrivain et, ce faisant, montre dans quelle mesure cette histoire est, à certains moments, indissociable de l'œuvre.

Claude Simon a parcouru les routes de Flandres avec sa mère, en 1919, à l'âge de six ans, à la recherche du père tué en 1914 ; or, c'est en 1960, avec *la Route des Flandres*, qu'il expose ce qu'a été pour lui la guerre, celle qu'il a vécue en 1940 dans les mêmes lieux, mais aussi celle qu'il n'a cessé d'imaginer à partir du récit familial, allant jusqu'à entreprendre des recherches auprès du service historique de l'armée de terre. Engagé – moralement et physiquement – dans le combat contre l'Allemagne, il comprend sur le champ de bataille ce qui va s'avérer déterminant pour son œuvre à venir : « que les temps courts du vécu appellent les temps longs de l'écriture, laquelle a, seule, la force têtue de suivre indéfiniment les méandres pli par pli de l'événement. » Cette compréhension, souligne Mireille Calle-Gruber, n'est cependant

pas fulgurante et ne lui donne aucune solution immédiate. Au contraire, Claude Simon continuera d'écrire sur des carnets, qu'il annote encore des décennies plus tard. Il va mener un travail qui lui semblera interminable, pour qu'enfin cette conviction s'affirme : n'est véritablement vécu que ce qui est revécu dans la langue littéraire. Et sur cette conviction, il ne fonde pas simplement une méthode (dont ses carnets sont les instruments), il fait reposer en définitive la valeur de l'existence.

Dès la fin des années 1940, sa vie est définitivement liée à l'expérience d'écrire, de décrire la somme des passions et des peines causées par les immenses traumatismes, qui dépasse complètement la conscience humaine : aller, au-delà du récit collectif, chercher la vérité contenue dans ce que l'on peut définir comme une mémoire, faite non seulement d'émotions mais de choses matérielles (la photographie tient à cet égard une place prépondérante) ; mémoire rendue à la réalité par l'écriture, par ce que Calle-Gruber définit comme un inlassable réancrage du vécu. C'est par cette « noble pugnacité » que Simon « parvient à transmuter l'angoisse personnelle en une épopée à l'échelle de la planète, et inversement à faire habiter la puissance épique d'un tremblement tout singulier ».

C'est apparemment moins sur cette conception nouvelle (qualifiée de « révolution » par Philippe Sollers, en 1962, lorsque paraît *le Palace*) que sur sa forme (stylistique) que porteront les plus vives attaques. Mais sur ce point, Claude Simon était probablement devenu imperturbable, après *le Vent*, *l'Herbe* et *la Route des Flandres*. Son écriture trouvait depuis longtemps sa force dans une réflexion permanente : en particulier sur la peinture, retenant « la prévalence de l'organisation chromatique sur la représentation de l'objet », transposant les techniques de la composition plastique au texte du roman.

Le soutien des Éditions de Minuit, de Jérôme Lindon, d'Alain Robbe-Grillet, avec lesquels les relations d'amitié furent parfois tumultueuses, durera plus de quarante ans. Un long temps que Claude Simon emploiera à écrire, une vie à écrire. ■